

Julien Defraeye et Élise Lepage (dir.) (2019). Approches écopoétiques des littératures française et québécoise de l'extrême contemporain. *Études littéraires*, 48(3)

Andrée Mélissa Ferron

Volume 51, Number 1, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1097553ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1097553ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

0316-6368 (print)

1712-2139 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferron, A. M. (2020). Review of [Julien Defraeye et Élise Lepage (dir.) (2019). Approches écopoétiques des littératures française et québécoise de l'extrême contemporain. *Études littéraires*, 48(3)]. *Revue de l'Université de Moncton*, 51(1), 51–60. <https://doi.org/10.7202/1097553ar>

## NOTE DE LECTURE CRITIQUE

Julien Defraeye et Élise Lepage (dir.) (2019). Approches écopoétiques des littératures française et québécoise de l'extrême contemporain. *Études littéraires*, 48(3).

Andrée Mélissa Ferron

Université de Moncton

Le troisième numéro du quarante-huitième volume de la revue *Études littéraires* a consacré un dossier thématique à l'écopoétique en littérature française et québécoise du 21<sup>e</sup> siècle. Dirigé par Julien Defraeye et Élise Lepage, ce dossier a paru à l'été 2019 alors que Defraeye venait de soutenir une solide thèse de doctorat sur les *Perspectives écopoétiques dans le récit québécois contemporain*<sup>1</sup> supervisée par Lepage. A l'instar de la thèse de Defraeye, ce numéro d'*Études littéraires* consolide un important contenu critique et méthodologique ayant trait à l'écopoétique, dont l'intérêt s'est raffermi au cours des deux dernières décennies.

Dans leur texte de présentation du dossier (p. 7-18), Defraeye et Lepage ont soin de définir d'entrée de jeu l'écopoétique et de rappeler l'évolution distendue de l'écocritique depuis les années 1970. En fait, lit-on, il faut « considérer l'écopoétique comme une ramification de l'écocritique » (p. 9), mais reconnaître d'emblée que l'écocritique est à la fois soutenue et minée par sa transdisciplinarité, qui « s'étirole dans l'irréductible singularité de chaque sujet et des approches méthodologiques propres à certaines disciplines. » (p. 8) Ainsi, l'écocritique serait devenue au tournant du 21<sup>e</sup> siècle « une nébuleuse théorique aux contours indécis » (p. 8). Or, le texte de présentation proposé par Defraeye et Lepage a le mérite d'effectuer, de manière concise, une utile synthèse diachronique de l'écocritique et de l'écopoétique, soulignant leurs affinités avec les approches géocentrées et mettant en relief le fait que l'écopoétique nord-américaine s'est plus manifestement accolée à un discours politique. Defraeye et Lepage rappellent aussi la façon dont la littérature sert les

questions écologiques en présentant « un autre type de discours » qui permet notamment des réflexions plus riches sur les impasses assaillant les sociétés actuelles. Si le rapprochement entre l'écopoétique et le *care* n'est pas explicitement évoqué, une note de bas de page citant un texte tiré d'un ouvrage dirigé par Sandra Laugier<sup>2</sup> le confirme (p. 12).

Defraeye et Lepage soutiennent que l'un des objectifs de ce dossier est « de proposer pour l'écopoétique un cadre d'étude à la fois raisonné et ouvert, et ce, afin de mettre à la disposition des chercheur(e)s un outil qu'ils et elles puissent utiliser à leur tour pour leurs propres recherches. » (p. 10) De fait, il convient de reconnaître l'apport considérable du dossier sur ce plan. Aussi le texte liminaire de Defraeye et Lepage rappelle-t-il les critères que proposait Lawrence Buell<sup>3</sup> pour définir une œuvre écopoétique à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle :

I - l'espace naturel s'appréhende au sein de l'œuvre bien au-delà des *topoi* ou du simple cadre narratif;

II - l'être humain s'y trouve décentré;

III - le texte engage la responsabilité humaine en ce qui a trait aux questions environnementales;

IV - enfin, l'environnement lui-même y est compris comme un processus, et non comme une fixité.

Or, si Defraeye et Lepage réitèrent l'apport majeur des travaux de Buell pour l'écopoétique, il et elle reconnaissent que ceux-ci ne sauraient constituer une « grille de lecture » rigide, mais plutôt « un spectre le long duquel situer les textes. » (p. 12) Defraeye et Lepage laissent donc l'essai plus récent de Pierre Schoentjes<sup>4</sup> faire écho aux travaux de Buell. Évidemment incontournables, les travaux de Schoentjes – avec ceux de Buell – traversent ce dossier, ayant été récupérés par la plupart des contributrices et contributeurs<sup>5</sup>.

Defraeye et Lepage ont choisi de limiter le corpus à l'étude aux œuvres françaises et québécoises de l'extrême contemporain. Six contributions constituent le dossier, qui se divise en trois volets de deux articles selon des considérations, somme toute, génériques : roman français (qui inclut toutefois une œuvre de l'écrivaine belge Jacqueline Harpman), nouvelle et roman québécois, poésie québécoise. La contribution de Sara Buekens propose une étude de deux œuvres présentant respectivement des espaces à tout le moins antipodiques : les champs de la campagne française chez Jean-

Loup Trassard et la ville américaine imaginée chez Maylis de Kerangal. Certes, une œuvre de Jean-Loup Trassard semble inévitable dans une étude écopoétique (rappelons que Schoentjes a lui-même commenté<sup>6</sup> des textes de Trassard) et Buekens a choisi *L'Homme des haies* (2012). Si le roman de Trassard poursuit la topique de l'anéantissement de l'homme de la terre au profit des avancées technologiques et industrielles, *Naissance d'un pont* (2010) de Kerangal fait se confronter la vie dans l'espace naturel et la voracité de l'étalement urbain tout en mettant en relief l'univers compulsif de la société capitaliste néolibérale. Ainsi, les deux œuvres semblent articuler leurs intrigues respectives aux doléances fondamentales du discours environnementaliste – ou à cette « dichotomie entre nature et progrès » (p. 26). Or, ce que l'article de Buekens ne manque pas de relever est l'originalité<sup>7</sup> avec laquelle ces romans – tous deux encensés par de hautes instances de la critique<sup>8</sup> – traitent leur sujet. Parmi les points communs permettant de réunir ces oeuvres dans une même étude, Buekens note : « les deux romans présentent des personnages qui vivent une interaction particulière avec les règnes animal et végétal – une interaction que le progrès industriel et les problèmes écologiques risquent de rendre bientôt impossible. » (p. 22) Surtout, Buekens fait état de l'ironie mise à profit par Trassard et Kerangal pour manifester « leur penchant pour ces personnages qui, dans leur mode de vie, témoignent d'un respect profond pour la nature. » (p. 30) Mais le point d'intérêt le plus évident sur lequel s'arrête l'étude de Buekens est la réécriture des codes génériques au sein des deux romans : exacerbation des conventions réalistes chez Trassard<sup>9</sup>, détournement des caractéristiques du roman épique chez Kerangal. Buekens insiste notamment sur l'oralité chez Trassard – marque de réalisme – et sur l'inscription du parler mayennais dans l'œuvre « pour faire voir à travers ce langage un mode de vie qui, avec les métiers, les outils et pratiques traditionnelles du monde rural, disparaîtra entièrement. » (p. 33) Selon Buekens, le langage prend là une dimension déterminante dans l'optique de l'écopoétique :

Grâce à son caractère musical et sa fonction presque mythique – l'union entre le mot et la chose renvoyant à une origine où l'homme se rapproche du monde par le langage – le parler mayennais donne accès à un passé où l'homme et la nature vivaient dans une sorte de fraternité et acquiert ainsi une dimension poétique. (p. 34)

Buekens propose une lecture intéressante de *Naissance d'un pont*, l'analyse – alimentée d'un entretien avec Kerangal<sup>10</sup> – se concentrant sur un renversement des codes du récit épique. Nous devons toutefois souligner que ce roman représente un « mode de vie en harmonie avec la nature » (p. 34) que Kerangal fait représenter par – selon les mots de Buekens – « un petit groupe d'Indiens menant une vie "primitive" » (p. 25). Buekens persistera à employer le mot « Indien » – à l'instar de Kerangal – sans accompagner ce choix d'une quelconque note explicative. Dans le roman, il est systématiquement employé par la voix narrative (que Kerangal rend, par à-coups, volontairement âpre et incisive<sup>11</sup>) pour signifier la communauté autochtone résidant aux abords de Coca. Or, ce mot ainsi inscrit dans l'un et l'autre de ces ouvrages fait sursauter : s'il apparaît toujours dans des textes juridiques – au Canada, par exemple – son usage en dehors de ce contexte est considéré désuet et généralement offensant. C'est pourquoi nous nous attendions à ce que sa présence soit expliquée. De même, il nous semble que la représentation de la communauté autochtone dans le roman de Kerangal aurait mérité une attention plus consciencieuse au sein de l'analyse.

L'article de Laurence Pagacz effectue une certaine entorse au corpus annoncé, retenant pour l'étude *Moi qui n'ai pas connu les hommes* de l'auteure belge Jacqueline Harpman, publié en 1995. Pagacz dresse une analyse de la relation entre le corps et son environnement dans les récits dystopiques de Harpman et d'Éric Chevillard (*Choir*, 2010). Elle rappelle en premier lieu que l'imagerie apocalyptique et postapocalyptique vise à générer une forte réaction chez le lecteur, l' enjoignant à reconnaître l'urgence ou les enjeux d'une crise. Elle note que chez Harpman et Chevillard les repères sont retranchés de la dystopie; il est donc impossible pour le lecteur d'établir des liens directs avec son propre univers référentiel. Ceci a pour effet, selon Pagacz, de « réveiller chez lui un sentiment de malaise et d'inquiétude » (p. 46), de montrer « l'absurdité et l'insignifiance » (p. 46) de la vie humaine, jusqu'à la vider de son sens. La lecture écopoétique survient dans la suppression même de toute distance avec l'environnement et la nature : les corps des personnages, soutient Pagacz, contraints d'établir un rapport résolument autre avec leur environnement, détruisent du même coup « l'utopie technologique des sociétés industrielles et post-industrielles qui visent l'affranchissement de la dépendance à l'environnement. » (p. 38) La narration à la première

personne que l'on retrouve dans les deux œuvres permet d'accéder au corps, lui-même dénué de sa raison d'être dans un monde réduit à la plus complète stérilité. Or, conclut Pagacz, c'est par la voix et le corps mis en scène dans ces récits que se formule le souhait d'un « nouvel humanisme » (p. 47), révélant comment le corps « agit ainsi comme pivot entre nature et culture » et se présente « comme le premier jalon d'une reconstruction d'un lien autre avec l'environnement. » (p. 48)

Le dossier bascule dans le corpus québécois avec la prochaine contribution. Julien Desrochers retient trois romans monumentaux – *Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre* de Louis Hamelin (1994), *Champagne* de Monique Proulx (2008) et *L'Écrivain public* de Pierre Yergeau (1996) – pour étudier les épisodes épiphaniques à l'aune de l'écopoétique. Desrochers effectue d'abord un important retour sur l'évolution de l'analyse de l'épiphanie littéraire depuis la parution de *Epiphany in the Modern Novel* de Morris Beja en 1971. Il note que la critique francophone a jusqu'à présent produit peu de travaux sur le sujet, accentuant ainsi implicitement toute la pertinence de son article – surtout, ajouterons-nous, pour les études littéraires québécoises. L'originalité de la contribution de Desrochers permet en outre la proposition d'une nouvelle notion : l'éco-épiphanie, c'est-à-dire « l'épiphanie ayant pour cadre la nature » (p. 52). Par ailleurs, souligne Desrochers en s'appuyant sur les travaux de Dominique Rabaté<sup>12</sup> et de Pierre Tibi<sup>13</sup>, l'épiphanie dans le récit « accorde une place de choix à des êtres ou des éléments autres qu'humains », ce qui mène à « une décontextualisation, voire une critique des assises textuelles anthropocentriques qui gouvernent le récit. » (p. 52) Desrochers établit d'abord que le roman d'Hamelin formule « une critique du regard humain en tant qu'instrument de maîtrise de la nature. » (p. 55) Pour sa part, selon l'analyse de Desrochers, le roman de Proulx a recours à l'épiphanie pour apposer un nouveau regard sur le thème usé de la fuite du temps, dans un jeu entre le linéaire (*chronos*) et le momentané (*kairos*) au sein d'une synergie entre l'espace naturel et l'être humain (p. 56-57). En revanche, soutient Desrochers, *L'Écrivain public* de Yergeau est un roman où « l'élan lyrique est coupé à la racine » (p. 62), mettant en scène des « épiphanies manquées », formule que Desrochers reprend de Tibi (p. 62); se faisant, l'œuvre de Yergeau rappelle « le risque – bien réel – de réduire l'espace sylvestre à une identité unique et stéréotypée » (p. 63).

Dans sa propre contribution au dossier, Julien Defraeye soutient que la nouvelle – « médium concis et pédagogique » – se révèle comme un genre tout désigné pour « retranscrire l'urgence des problématiques environnementales » (p. 73). Defraeye retient pour l'étude *Sauvages* de Louis Hamelin (2006), *Espèces en voie de disparition* de Robert Lalonde (2007) et *La Héronnière* de Lise Tremblay (2003), trois recueils qu'il classe au sein de la « littérature environnementale » québécoise. Il commente non seulement le genre de la nouvelle dans son traitement de la problématique environnementale, mais aussi la mise en recueil en soi, « ensemble hybride, marqué à la fois par une prétendue homogénéité ou des liens thématiques entre nouvelles, mais également différents points de vue sur une problématique ciblée » (p. 73). Toutefois, si l'article de Defraeye renferme un important contenu théorique ayant trait à la nouvelle et à son inscription dans la littérature environnementale, nous pourrions regretter que l'analyse s'y fasse plutôt synthétique, donnant l'impression d'effleurer chacun des recueils à l'étude dans un commentaire plus large – mais fort éclairant – sur la nouvelle (environnementale) québécoise. Or, notons que ces trois recueils faisaient partie du corpus retenu par Defraeye pour sa thèse de doctorat. L'esprit de synthèse qui semble caractériser l'analyse pourrait ainsi s'expliquer par le souci de condenser un travail exhaustif antérieur. Nous insistons d'ailleurs sur l'intérêt de lire la thèse de Defraeye non seulement pour une appréhension compréhensive de l'écopoétique, mais aussi pour un riche exposé du traitement de la question environnementale au sein du corpus québécois.

Joëlle Papillon propose pour sa part une profonde analyse du recueil *Bleuets et abricots* (2016) de Natasha Kanapé Fontaine. Papillon met en relief les dimensions poétique et politique du recueil qu'elle réunit dans la notion d'*écopolitique*. Elle estime qu'« en contexte autochtone, une scission entre poétique et politique ne semble pas pertinente » et souligne que « dans la littérature des Premières Nations, le rapport au monde naturel est éminemment politique en raison, entre autres, de la dépossession territoriale sans que la question du style ne passe pour autant au second plan. » (p. 81) Papillon démontre les différentes façons dont se fondent l'une dans l'autre les figures du territoire et de la femme innue au sein du recueil : « il s'agit pour la locutrice de Kanapé Fontaine de se réapproprier son corps (sexuel, maternel, créateur) en le réenracinant sur le territoire. » (p. 82) Il s'agit également, notera Papillon, de rappeler que le corps et le

territoire ne sauraient être pensés autrement qu'« en continuité » (p. 83). En effectuant une importante réflexion sur l'approche écopoétique dans l'étude des littératures autochtones, Papillon émet quelques remarques notables quant au discours scientifique allochtone, qui tend parfois à plaquer une lecture réductrice « occidentale » ou de tradition européenne sur les œuvres autochtones. S'appuyant sur les commentaires antérieurs de Tim Ingold<sup>14</sup> et de Jean-François Létourneau<sup>15</sup>, elle retient entre autres l'exemple de la métaphorisation ou de la personnification faussement identifiées dans les textes en raison d'une mécompréhension par l'analyse allochtone des représentations du monde chez les différentes nations autochtones. Papillon récupère aussi la notion d'*amour décolonial*, retrouvée notamment dans les travaux d'Isabella Huberman<sup>16</sup> et de Chela Sandoval<sup>17</sup> ainsi que chez Leanne Simpson<sup>18</sup>, pour aborder la poétique du corps et la relation corps-territoire chez Kanapé Fontaine. Par le corps et par le langage, soutient Papillon, la locutrice du recueil *Bleuets et abricots* procède à une véritable décolonisation à la fois du corps et du territoire : « Plutôt que d'investir les motifs interdépendants de la terre vierge et du viol en lien avec la colonisation, Kanapé Fontaine inscrit la terre des Amériques comme une mère et une amante, en possession de sa sexualité. » (p. 91)

La contribution d'Élise Lepage clôture le dossier. L'article effectue une lecture écopoétique du recueil *La carte des feux* (2015) de l'écrivain québécois René Lapierre. Selon Lepage, cette œuvre de Lapierre démontre que la désintégration des relations écologiques laisse place à un « système cynique et énergivore qui tourne à vide ne menant qu'à la destruction. » (résumé de l'article) Accolant la théorie de l'imaginaire de la fin<sup>19</sup> à l'écopoétique<sup>20</sup>, l'analyse de Lepage dissèque la dénonciation contenue dans le recueil, dont la posture se réalise « en dehors de structures narratives » (p. 98). Lepage articule son commentaire selon quatre axes, à savoir les représentations de la temporalité, la spatialité, l'énonciation - « qui oscille en individualité et collectivité » (p. 98) - et l'agentivité, pour en arriver à montrer que « dans *La Carte des feux* la remise en question de l'anthropocentrisme passe par la mise en œuvre d'un espace-temps excédant largement celui d'une vie humaine, et par une translation de l'agentivité. » (p. 99) Au cœur de l'écriture de la crise et de la catastrophe chez Lapierre se trouve une certaine quête de sens, souligne Lepage. Or, le filon sémiotique qu'elle explore illustre « la logique circulaire et vicieuse qui semble régir les engrenages de notre monde » (p. 101). Il débouche sur une « "opacification" du monde et du langage » (p. 111) et sur la dissolution



du discours anthropocentré. Au terme du dossier qu'elle a codirigé, Lepage rappelle notamment des concepts chers à la pensée écologique en littérature, dont celui du *deep time*, participant à une « nouvelle perception de l'anthropocène » et amenant à « dépasser les frontières et les récits nationaux » (p. 101). Les réflexions complémentaires qu'apporte l'étude de Lepage quant à l'écriture de la catastrophe ou de la crise et aux représentations postapocalyptiques ajoutent une strate aux lectures écopoétiques d'œuvres dystopiques qui ont meublé le dossier.

À la fin de ce survol, une interrogation persiste : pourquoi l'appel à contribution pour ce dossier ne s'est-il pas étendu à l'étude d'œuvres issues de la francophonie canadienne « hors Québec »? Si Defraeye et Lepage ont voulu retenir deux « corpus littéraires émanant de pays occidentaux aux niveaux de vie relativement comparables » mais entre lesquels « le rapport à l'exploitation des ressources naturelles et la façon d'habiter le territoire diffèrent grandement » (p. 13), il n'aurait pas été incohérent d'élargir le second à toute la francophonie canadienne, voire nord-américaine. Cela dit, le corpus à l'étude est déjà plus largement québécois qu'européen (quatre contributions sur six portent sur des œuvres québécoises, correspondant à l'étude de quatre auteurs européens et sept auteurs québécois). Il nous semble néanmoins que le champ effervescent de l'écopoétique aurait profité d'un regard élargi aux autres littératures d'expression française de l'Amérique du Nord; le corpus européen aurait aussi pu être étoffé, ne serait-ce que par souci d'équilibre. Toutefois, ce dossier arrive à point et livre un contenu indispensable aux études littéraires du 21<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1</sup> Defraeye, J. (2019). *Perspectives écopoétiques dans le récit québécois contemporain*. [Thèse de doctorat, University of Waterloo]. UWSpace. <http://hdl.handle.net/10012/14689>

<sup>2</sup> Larrère, C. (2012). *Care et environnement : la montagne et le jardin*. Dans Laugier S. (dir.), *Tous vulnérables? Le care, les animaux et l'environnement*, (p. 233-262). Payot & Rivages.

<sup>3</sup> Buell, L. (1995). *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*. Harvard University Press.

<sup>4</sup> Schoentjes, P. (2015). *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Wildproject. Cet essai de Schoentjes s'appuie lui-même sur les travaux de Buell.

<sup>5</sup> Soulignons au passage que la thèse de doctorat de Sara Buekens a été dirigée par Schoentjes (Buekens, S. (2020). *Émergence d'une littérature environnementale : Gary, Gascar, Gracq, Le Clézio, Trassard à la lumière de l'écopoétique*. [Thèse

---

de doctorat, Université de Gand]). UGent. <http://hdl.handle.net/1854/LU-8661365>  
Cette thèse a été publiée chez Droz en 2020 sous le même titre.

<sup>6</sup> Non seulement dans *Ce qui a lieu* (2015), mais aussi, initialement, dans Schoentjes, P. (2010). Texte de la nature et nature du texte : Jean-Loup Trassard et les enjeux de l'écopoétique en France. *Poétique*, 4(4), 477-494. <https://doi.org/10.3917/poeti.164.0477>

<sup>7</sup> Nous ne pouvons pas passer sous silence deux autres commentaires éclairants sur cette particularité des deux romans : d'abord le compte rendu critique de Daniel Laforest sur le roman de Kerangal (Laforest, D. (2011). Histoire d'un présent ingénieur. *Spirales*, (238), 79-81) et celui de Bernard Kalaora sur *L'Homme des haies* de Trassard (Kalaora, B. (2016). Le sociologue et l'homme des haies. *Les Études Sociales*, 164(2), 261-270).

<sup>8</sup> Parmi les prix reçus, notons le Médicis pour *Naissance d'un pont* et le prix de l'Académie française Maurice-Genevoix pour *L'Homme des haies*.

<sup>9</sup> Toutefois, Buekens ne relève pas la dislocation du réalisme qui s'opère aussi chez Kerangal, ce qu'avait pourtant fait, au passage, Daniel Laforest : « En bref, *Naissance d'un pont* est un roman réaliste, mais à la différence près que la vraisemblance qu'il produit n'est pas celle d'un monde donné. Elle est celle de sa production et de sa fabrication. Dès le début on l'apprend et c'est une réalisation, qu'on ne s'y trompe pas, captivante : ce qu'on tient entre les mains sera un roman sur des matériaux, pas sur des hommes. Ou alors sur des hommes coincés entre des matériaux. Et qui plus est, on verra ces matériaux s'accumuler dans le seul lieu romanesque qui puisse insister sur leur valeur brute d'inachèvement : le chantier. [...] Le vrai réalisme en littérature est une affaire de forces d'attraction à l'intérieur du récit. Déplacer leur foyer comme le fait ici Kerangal en passant des personnages aux choses sous l'influence desquelles ceux-ci se meuvent sans en avoir conscience, cela revient à faire une autre sorte de roman. » (Laforest, 2011, p. 80-81)

<sup>10</sup> Buekens, S. et De Kerangal, M. (2017). Entretien. Maylis de Kerangal répond aux questions de Sara Buekens. *Revue critique de fiction française contemporaine*, (14), 164-169.

<sup>11</sup> Sur *Naissance d'un pont*, Maxime Decout soulignait récemment : « Le roman parle ainsi avec les mots mêmes de son sujet, il édifie le chantier romanesque avec les mots du chantier, il charpente l'intrigue à la manière d'une construction et forge ses descriptions sur le modèle de son sujet. » (Decout, M. (2020). *Naissance d'un pont* : Un roman matérialiste?. *Roman* 20-50, 68, p. 55. <https://doi.org/10.3917/r2050.068.0053>)

<sup>12</sup> Rabaté, D. (1998). L'épiphanie romanesque : Flaubert, Joyce, Tabucchi. Dans Rabaté, D. (dir.), *L'Instant romanesque* (p. 53-68), Presses universitaires de Bordeaux.

<sup>13</sup> Tibi, P. (1995). Pour une poétique de l'épiphanie. Dans Carmignani, P. (dir.), *Aspects de la nouvelle (II)* (p. 191-245), Presses universitaires de Perpignan.

<sup>14</sup> Ingold, T. (2012). Hunting and Gathering as Ways of Perceiving the Environment. Dans Aaron Gross et Anne Vallely (dir.), *Animals and the Human Imagination: A Companion to Animal Studies*, (p. 31-54), Columbia University Press.

<sup>15</sup> Létourneau, J.-F. (2015). L'enseignement de la littérature autochtone. *Littoral*, (10), 52-56.

<sup>16</sup> Huberman, I. (2016). Les possibles de l'amour décolonial : relations, transmissions et silences dans *Kuessipan* de Naomi Fontaine. *Voix plurielles*, 13(2), 111-126.

<sup>17</sup> Sandoval, C. (2000). *Methodology of the Oppressed*, University of Minnesota Press.

<sup>18</sup> Simpson, L. (2013). *Islands of Decolonial Love*, ARP Books.

<sup>19</sup> Selon Gervais, B. (2009). *Imaginaire de la fin. Logiques de l'imaginaire* (t. III), Le Quartanier.

<sup>20</sup> Selon Blanc, N., Chartier, D. et Pughe, T. (2008). Littérature & écologie : vers une écopoétique. Introduction. *Écologie & Politique*, (36), 17-28.